

JUSTICE EUROPÉENNE

Vincenzo Vecchi, n’est toujours pas fixé sur son sort

Vincenzo Vecchi devra-t-il quitter son refuge breton de Rochefort-en-Terre pour purger, dans son Italie natale, une peine de douze ans et demi de prison ? Rome le réclame, la Justice française tergiverse. Deux cours d’appel ont déjà refusé d’exécuter le mandat d’arrêt européen délivré en 2016. Motif ? Le principe de « double incrimination » n’est pas respecté. En clair : les faits qui lui sont reprochés ne constituent pas une infraction dans l’Hexagone. Le ressortissant italien a été condamné pour des faits de « dévastation et pillage » en... 2001. Cette année-là, Gênes accueille le Sommet du G8, et Vincenzo Vecchi rejoint des dizaines de milliers de militants altermondialistes dans les rues. Les manifestations se solderont par de violentes émeutes, au bilan très lourd : un mort, 600 blessés et des violences policières qualifiées à l’époque par Amnesty International de « plus grande violation des droits humains et démocratiques dans un pays occidental depuis la Seconde Guerre mondiale ». Les manifestants identifiés écopent de peines allant jusqu’à quinze ans de prison. Vincenzo Vecchi a fui cette condamnation, « fondée sur une loi mussolinienne », dénonce le comité qui le soutient, au village mais bien au-delà – Annie Ernaux, Eric Vuillard, Luc Dardenne plaident sa cause. A deux reprises, la Justice française a débouté son homologue italienne mais le procureur général s’est pourvu en Cassation. Laquelle a interrogé la Cour de justice de l’UE qui, cet été, a estimé qu’il ne fallait pas de « correspondance parfaite » entre les infractions dans les deux



Vincenzo Vecchi. © AFP.

Etats concernés. La plus haute juridiction française a dès lors cassé le refus d’exécution du mandat d’arrêt prononcé par la cour d’appel d’Angers. Et prié celle de Lyon de reconsidérer l’affaire. VÉRONIQUE LAMQUIN

RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Le centre climat est dans ses murs

Il n’est pas encore pleinement opérationnel – ce sera pour 2023 – mais le Centre fédéral climat a été inauguré ce mardi à Uccle, sur le site où se trouvent l’Institut royal météorologique, l’Observatoire et l’Institut d’aéronomie. L’endroit accueillera bientôt le centre qui sera chargé de coordonner et de stimuler la recherche sur le climat dans notre pays. A sa tête, deux directrices : une directrice scientifique, Valérie Trouet, et une directrice opérationnelle, Ella Jamsin, entourée d’une équipe de 15 permanents. Budget annuel de fonctionnement : 2 millions par an auxquels il faut ajouter la gestion des programmes fédéraux de recherche en matière de climat – 10 millions sur les quatre prochaines années. Du côté de la communauté scientifique, on est curieux de voir comment s’articulera la nouvelle structure avec les nombreux lieux où l’on produit de la recherche sur la question climatique. Qu’ils soient publics ou privés, ces lieux ne manquent pas. Tout reste à réinventer, reconnaît le secrétaire d’Etat Thomas Dermine (PS). Le nouveau centre aura pour mission de coordonner le travail des établissements fédéraux et d’établir des ponts avec les autres scientifiques. « Le travail dépassera les sciences exactes, assure-t-on. Il s’agit d’être plus interdisciplinaire. On s’intéressera aussi au droit, à l’économie, au social... » La thématique est très large et a d’innombrables connexions. MICHEL DE MUELENAERE

SANTÉ

Un jeune sur quatre dit ne pas manger sainement

Si trois jeunes sur cinq se trouvent en bonne santé, selon une étude des Mutualités libres, un sur cinq pense qu’il ne bouge pas assez. Et ce n’est pas top pour l’alimentation non plus. Avec toutefois des différences de perception entre les garçons et les filles.



SANDRA DURIEUX

On n’est pas sérieux quand on a 17 ans. L’enquête dévoilée par les Mutualités libres sur la santé des jeunes ne fera pas mentir Rimbaud. Menée auprès d’un échantillon représentatif de 1.000 Belges francophones et néerlandophones âgés de 16 à 25 ans, l’étude démontre avant tout combien la question de la santé reste éloignée de leurs préoccupations. Un sur deux seulement dit se faire du souci parfois pour sa santé. Et s’ils ne s’en préoccupent pas, c’est par manque de motivation, de temps ou simplement parce qu’ils ne se sentent pas malades : trois jeunes sur cinq se disent en bonne forme et un sur trois s’estime même en très bonne santé. « Si la plupart des jeunes sont conscients que des facteurs comme l’alimentation ou l’activité physique peuvent influencer leur santé, ils identifient des risques à plus long terme et ne ressentent pas le besoin d’agir immédiatement sur leurs comportements », estime Xavier Brenez, directeur général des Mutualités libres.

Des infos auprès du médecin... et d’internet

Et pourtant, certaines mauvaises habitudes sont déjà bien installées. Ainsi, un jeune sur quatre estime ne pas manger sainement tandis qu’un sur cinq ne pratique pas une activité physique régulière et ne dort pas suffisamment ; 25 % des jeunes interrogés disent aussi ne pas se sentir bien mentalement et/ou dans leur peau. « Avec, à chaque fois, une différence notoire entre les garçons et les filles. Ces dernières se sentant globalement en moins bonne forme que les jeunes hommes », ajoute Xavier Brenez. Ainsi, 30 % des filles ne bougent pas assez, c’est deux fois plus que les garçons ; 27 % d’entre elles confient également ne pas se sentir bien dans leur peau, contre 14 % des garçons. Elles sont également plus nombreuses à regretter leur apparence physique (poids et silhouette). « L’étude est basée sur des perceptions et non des paramètres médicaux objectifs, ce qui ne permet pas de dire si les garçons ont réellement une vie plus saine que les filles. Mais ce qui est certain, c’est que celles-ci adoptent une attitude plus critique envers elles-mêmes, se font plus de souci pour leur santé et, surtout, en parlent plus facilement que

Non, tous les jeunes ne boivent pas et ne mangent pas n’importe quoi. Mais beaucoup reconnaissent qu’ils pourraient être plus attentifs. © BELGA/AFP.

les garçons, qui peuvent parfois être dans le déni. » Toutefois, lorsque les questions de santé s’imposent à eux, les jeunes ont des interlocuteurs privilégiés vers qui se tourner : plus de la moitié d’entre eux iront chercher de la motivation ou de l’encouragement à changer leurs comportements auprès de la famille et des amis. Quand il s’agit de maladie, de contraception ou encore d’infections sexuellement transmissibles, ils consulteront davantage leur médecin généraliste et, pour quatre jeunes sur dix, cela peut se faire à l’insu de leurs parents. A noter que trois jeunes sur quatre sont déjà allés rechercher des informations concernant leur santé sur internet et la même proportion les a trouvées utiles. « A notre grande surprise, l’école n’est absolument pas un interlocuteur privilégié alors que les jeunes le réclament : deux sur trois aimeraient davantage de sensibilisation au sein de leur établissement scolaire pour ce qui concerne les comportements à risque comme l’alcool, la drogue ou encore les infections

sexuellement transmissibles », ajoute Xavier Brenez, qui estime que l’étude démontre l’importance d’une meilleure information des jeunes sur leur santé. « Dans la sensibilisation, il faut aussi mieux cibler les sujets qu’ils jugent eux-mêmes importants comme l’alimentation, l’exercice physique ou encore le sommeil, dont on parle très peu. Les jeunes ne sont pas en reste, ils font également des propositions, comme la baisse des prix de l’alimentation saine, des initiatives pour encourager à boire de l’eau ou encore une adaptation des infrastructures comme des pistes cyclables ou des parcs pour permettre de se bouger plus. Globalement, au sein des Mutualités libres, nous plaçons pour la mise en place des techniques de nudging, invitant à changer subtilement les comportements plus que par la contrainte. Notre étude le montre aussi : les jeunes soutiennent les mesures qui bénéficient à leur santé pour autant qu’elles ne restreignent pas leur liberté. En bref, ils souhaitent moins de mesures restrictives et plus d’encouragements. »

Les scouts ont peut-être la solution

Samedi après-midi. Malgré le froid un peu piquant de la fin novembre, près de huit cents jeunes scouts se rassemblent dans le parc d’Enghien. Du bois des Anglais au pavillon des Sept Etoiles, pas un seul scout assis. De l’étang du Miroir au château, pas un seul scout ne marche. D’une épreuve à l’autre, d’un camp à l’autre, ça court dans tous les sens. « Les scouts, c’est comme un sport », estime Mathis (13 ans), « on court tout l’après-midi. » Louis (16 ans) nuance : « Ça dépend de l’implication que tu y mets, mais, oui, si tu te donnes à fond, c’est vraiment du sport. » En marge des réunions classiques, la matinée, les plus motivés prennent un peu d’avance et se retrouvent pour la TSEC (pour « Troupe scout

Enghien cycling »). Nicolas Everaerts est animateur d’unité. Il explique : « C’est un groupe de cyclisme, pour les scouts, qu’on avait lancé en 2019. A la base, ça s’adressait aux éclaireurs, aux pionniers et aux animateurs intéressés de s’entraîner pour les 24 h vélo du bois de la Cambre. Puis, la crise sanitaire a fait tomber l’événement, mais le groupe a continué de rouler les samedis. Indirectement, je pense que ça a pu pousser certains jeunes à démarrer le vélo, parce qu’ils se rendaient compte que leurs potes roulaient aussi. Et c’est beaucoup plus motivant de rouler en groupe que tout seul ! » Si l’activité physique n’est pas un but en soi, l’unité scout de Enghien agit

d’autres volets de la santé de ses jeunes. Depuis bientôt trois ans, elle s’est embarquée dans une dynamique d’alimentation durable. Les goûters et menus ont été repensés en profondeur. Les pommes ont remplacé les biscuits sucrés suremballés. La viande rouge ne figure plus nécessairement au menu du grand camp. « Le changement s’est fait de manière pédagogique », raconte Hugo Delporte, chef de troupe. « On leur a expliqué que leur corps n’avait besoin des nutriments spécifiques à la viande qu’environ deux fois par semaine. » Les autres jours, la viande a été remplacée par d’autres types de protéines. Le changement a été bien vécu par les scouts, conscients de manger sain pendant le

camp. Et au niveau du goût ? « En vrai, ça va », reconnaît Samuel (14 ans), « juste, quand c’est des lentilles, il faut être un peu imaginaire pour rendre ça bon. » La question du sommeil est un peu délicate. Honnêtes, les animateurs reconnaissent que le nombre idéal d’heures de sommeil n’est pas toujours facile à atteindre, au regard du planning chargé. Mais Samuel revient vite sauver la mise : « Moi, je dors trop bien aux scouts ! Le tissage, c’est le meilleur lit ! » Aucun doute, ces jeunes-ci sont en bonne santé. Sur une question, ils sont unanimes : après un après-midi au grand air et loin des écrans, le samedi soir, c’est souvent la meilleure nuit de leur semaine. FRANÇOIS HARDY